

Joachim von Königsłow

Le paysage cultivé

Sa préservation et son renouvellement

comme question existentielle pour le présent et l'avenir¹

Voici plus de cent ans maintenant que Rudolf Steiner a fondé l'agriculture biologique-biodynamique, au château de Koberwitz, près de Breslau, actuellement Wrocław, en Pologne. Cette méthode agricole n'est pas seulement énormément importante pour notre époque, mais aussi pour la totalité du futur à venir de la Terre. Mais il n'est pas moins important, et cela certes en se préparant à pouvoir comprendre surtout l'importance de la méthode agricole biologique-biodynamique, de poser la question de l'essence du paysage culturel, selon sa naissance, sa mise en danger et son avenir. Pour cela il me faut tout d'abord aller chercher les choses bien bien loin.

Au moment où Dieu créa la Terre, voici un temps que l'on ne peut guère méditer à fond — La science actuelle s'est efforcée d'en estimer la distance en milliards et millions d'années — il régnait alors, pour nos concepts actuels, des situations bien étranges. Qui veut s'en faire une représentation précise, devrait lire l'ouvrage d'Albrecht Schäd, récemment paru, intitulé : *Vom Leben unserer Erde — Eine Liebeserklärung an unseren Heimatplanet* [Sur la vie de notre Terre — Une déclaration d'amour à notre Terre natale], auquel je reviendrai plus précisément encore plus loin.²

Même dans les temps très tardifs de la Terre, les situations sur celle-ci étaient parfaitement sauvages. Il y avait des déserts de glace et d'eau, des chaînes de montagnes insurmontables, des forêts géantes impénétrables et de vastes marécages, dans lesquels batifolaient des animaux puissants, des dinosaures — mais des paysages cultivés, il n'y en avait pas. Ceux-ci n'existent que depuis que nous, les humains, habitons non seulement notre Terre, mais depuis que nous avons commencé à la coloniser et à la cultiver, car : La nature pure n'est pas un paysage !

Les paysages sont toujours des paysages cultivés, ils présupposent l'action, l'organisation au moyen de la main humaine et la contemplation cognitive et le perce-voir [ou mieux encore : « l'aperce-valoir », *ndt*] à travers la conscience de l'être humain ! Certains pourraient simplement penser : comment les Alpes, la forêt amazonienne ou les dunes et les rochers du Sahara ne pourraient-ils pas être de « vrais » paysages ? Pourquoi la « simple nature » ne serait-elle pas un paysage ?

Étant donné qu'il s'agit d'un fait concret que les êtres humains ont oublié aujourd'hui, ou bien — pire encore ! — repoussent ou bien qu'ils font valoir à l'instar d'une métaphore, d'une fiction poétique : d'un fait qui ne devrait être exprimé qu'en paroles solennelles et respectueuses : la Terre est un être vivant ! La Terre vit, parle, se développe et change, elle récompense et punit, si on la regarde d'un point de vue moral, et il n'y a pas de plus grand péché, ni d'erreur plus pernicieuse, que celle à laquelle tant de gens adhèrent encore aujourd'hui en la considérant) l'instar d'un objet mort.

Vous avez maintenant peut-être une idée du caractère explosif de notre sujet ! Parce que notre civilisation actuelle, notre prospérité et notre image quotidienne de nous-mêmes sont fondées sur le fait que nous exploitons la terre de la manière la plus impudente. Nous le savons tous et nous le ressentons très bien — consciemment ou inconsciemment.

Les visages de la Terre

Tout être vivant doté(e) d'une âme à un visage. Et notre grande Terre a même d'innombrables « visages » ou « faces », au travers desquelles elle nous regarde, nous parle, avec lesquelles elle perçoit ou se donne elle-même à connaître. Ces « visages » sont ses paysages. Car nous éprouvons une part de la Terre comme un « paysage » lorsqu'elle nous fait face à l'instar d'un visage et nous « parle », là où elle nous « émeut », elle nous réjouit ou nous « angoisse ». Si une partie de la Terre nous est égale, alors nous ne l'appelons plus un « paysage », mais un

1 Le présent essai est issu d'une conférence donnée le 30 août 2024 à Herdecke en guise d'introduction à une excursion à la Niedersfelder Hochheide près de Winterberg dans le Sauerland.

2 Albrecht Schäd : *Vom Leben unserer Erde — Eine Liebeserklärung an unseren Heimatplanet* [Sur la vie de notre Terre — Une déclaration d'amour à notre Terre natale], Stuttgart 2023.

« domaine », une « région » ou justement la simple « nature » ou bien — lorsque nous l'éprouvons étendue tout autour de nous — un « entourage ». Où bien, on la nomme avec un mot émotionnellement chargé, « environnement ». Mais ce concept me semble être par trop relié à l'être humain, car il veut bien dire : *Je suis le point central et le monde s'étend autour de moi*. Il y manque la nuance du vis-à-vis-vivant, de l'empathie — du « contemporain » serait déjà un meilleur mot. Mais on l'a dit : seul un être vivant a un visage ! Et l'être vivant Terre nous apporte absolument et infiniment d'innombrables visages. C'est d'une manière profondément inconsciente que nous nous relions à un tel visage — avant tout, alors nous apercevons, sous son Regard, une physionomie, une mine, des expressions de la vie et lorsque nous sommes adultes et que nous la ressentons comme un « pays natal ». C'est là aussi la plus profonde raison du vrai, de l'authentique besoin des voyages : partir à la rencontre de notre Terre vivante dans le plus grand nombre de ses visages *incarnés*, ayant pris corps vivant du paysage. Le tourisme de masse d'aujourd'hui n'est le plus souvent qu'une caricature de ce souhait de rencontre.

Je remarquai, il y a peu : Au moment où Dieu créa la Terre il n'y avait encore aucuns paysages. Toutefois à partir de la Bible nous savons — ou bien nous pourrions le savoir : la création de notre Terre et de tous ses règnes vivants ne satisfait point Dieu ! Il ne fut satisfait qu'après avoir créé un vis-à-vis, l'être humain, sous deux formes – masculine et féminine : « Et Dieu créa l'être humain à son image et il le créa à l'image de Dieu. » (**1 Moïse 1, 27**). Qu'est-ce cela veut dire ? Il créa l'être humain comme un être conscient nouveau, osant et voulant, conscient de son soi, tel que Dieu Lui-même est. Ni les forces de la nature, ni les pierres, les végétaux et les animaux, aussi parfaits qu'ils puissent être, respectivement, ne disposent d'une telle capacité. Seul l'être humain est potentiellement prédisposé à être créateur ! Et en vérité, il ne le devint effectivement qu'après avoir été expulsé du paradis. Aussi paradoxal que cela paraisse : l'être humain dut d'abord briser les commandements de Dieu pour pouvoir devenir un être libre, une contrepartie de la divinité, un partenaire de Dieu ! C'est pourquoi notre grand Schiller appelle ce que la Bible stigmatise pour sa part comme la chute de l'humanité :

Cette chute de l'être humain des instincts, qui apporta certes le mal moral dans la création, ne fait que rendre possible cependant le bien moral, c'est ce qu'il y a de plus heureux, c'est le plus grand des dons, sans aucunes contradictions, dans l'histoire de l'Humanité ; à partir de cet instant même, sa liberté s'inscrit [...]. Car d'une créature innocente l'être humain devint coupable, d'une pupille parfaite de la nature, l'être humain devint un être moralement imparfait, d'un instrument heureux, l'être humain devint un artiste malheureux.³

Écoutez donc et laissez-vous surprendre : Ici, Schiller est en train d'anticiper notre contemporain Joseph Beuys : « Tout être humain est un artiste... ».⁴

L'être humain fut donc expulsé du paradis ; bon, cela signifie qu'il doit reconquérir avec peines et douleurs depuis la Terre ce qui au paradis lui était simplement offert. Avec cela débute son travail sur la Terre, la reconfiguration de celle-ci, depuis sa forme sauvage bouillonnante, encore élémentaire, vers le paysage, afin que l'état de matière première de la nature puisse devenir un « visage » de cette multiplicité des visages de la Terre.

L'être humain comme co-organisateur de la Terre

J'abandonne à présent le langage mystique de la Bible, qui nous a mis devant les yeux ces grandes images de l'histoire archétype de la Terre et de l'être humain. Des scientifiques matérialistes actuels vont me « voler dans les plumes » en me contredisant naturellement véhémentement, eux qui aperçoivent, depuis très, très loin, depuis le « big-bang » de mauvais augure, au travers des milliards d'années, et voient cet ultimissime instant où la « Vie » naquit et avec elle, dans les ultimes corpuscules du temps, « l'être humain » et l'autre, celui-là quelques centaines d'années plus tard — Miracle de tous les miracles ! — « l'Anthropocène », ainsi veut-il l'appeler, qui a la force et la capacité, non seulement de reconfigurer la Terre, mais aussi de la détruire totalement. Si vous pensez comme ça, à quoi bon parler de paysages culturels ?

En vérité, l'être humain organise la Terre depuis déjà de nombreux millénaires. Bien sûr, ce n'est pas lui qui (au sens externe du terme) a créé les premières périodes glaciaires ou les périodes chaudes, qui ont provoqué

3 Friedrich Schiller : *Etwas über die erste Menschengesellschaft nach dem Leitfaden der mosaïschen Urkunde* [Quelques informations sur la première société humaine selon les directives du document mosaïque] dans, du même auteur : *Sämtliche Werke* [Œuvres complètes], vol. 4, **Écrits historiques**, Munich 1958, p.769.

4 Voir : « Jeder Mensch ist ein Träger von Fähigkeiten, eines sich selbst bestimmendes Wesen, der Souverän schlechthin in unserer Zeit. Er ist ein Künstler, ob er nun bei der Müllabfuhr ist, Krankenpfleger, Arzt, Ingenieur oder Landwirt. Da, wo er seine Fähigkeiten entfaltet, ist er Künstler. [Chaque être humain est porteur de capacités, un être autodéterminé, le souverain par excellence de notre temps. Qu'il soit éboueur, infirmier, médecin, ingénieur ou agriculteur, il est un artiste. Partout où il développe ses capacités, il est un artiste.] — www.spiegel.de/spiegel/print/d-13508033.html

la dérive des continents, les tremblements de terre et les éruptions volcaniques ; Mais depuis que l'homme primitif est passé du statut de chasseur-cueilleur à celui d'agriculteur et d'éleveur de bétail — il y a environ sept à neuf mille ans — ses traces sont visibles. Quelles plantes il se mit à cultiver, quels animaux il domestiqua, quels arbres il planta, quels sols il irrigua — il partagea tout cela avec la Terre ; car la surface de la Terre, la couche d'humus de la Terre, c'est la membrane la plus fine qui existe, qui elle-même absorbe et réagit aux effets homéopathiques. Les gens d'aujourd'hui ne veulent pas admettre que la Terre est également sensible aux influences psychiques et spirituelles. Ainsi, le développement de la culture et de la civilisation humaines est un tout de prestant-donnant, qui forme la nature « antique » des visages de la Terre à partir de la « nature brute », pour ainsi dire.

L'année dernière est mort l'écologiste des plantes, Hansjörg Küster, un homme que j'estimais beaucoup ; il était professeur d'écologie végétale à l'université Leibniz de Hanovre. Des nombreux ouvrages qu'il a publiés, je possède un livre de lui : *Geschichte des Waldes. Von der Urzeit bis zur Gegenwart* [*Histoire de la forêt des temps primordiaux jusqu'aujourd'hui*] (Munich 1998) : il y montre que l'influence prise par l'homme sur la forêt est déjà décelable, à la fin de l'ère glaciaire, il y a environ 10 000 ans en Allemagne du nord et dans celle du centre. Küster n'est guère un mystique, mais un scientifique précis. Ses recherches sont confirmées, par exemple, parce qu'on appelle les « tombeaux géants »^(*) — ces cultures mégalithiques dont les impressionnants décors de pierre ont disparu à l'exception de quelques vestiges, mais qui montrent néanmoins de quels efforts les hommes étaient capables dans (et à partir de) la nature à cette époque.

Il n'existe en Europe — spécialement dans la *Mitteleuropa* — plus aucune forêt primaire « authentique » ; aucun fleuve, lac, marais et montagne, qui ne soient pas marqués par l'être humain. Dans de très rares cas, cependant, on peut le dire ! Les paysages creux, karstiques et rocheux des pays méditerranéens avec leur maquis, leurs forêts sèches, qui brûlent comme de l'amadou chaque année, et leurs lits de rivières, qui s'assèchent en été, sont façonnés par l'homme. Depuis des milliers d'années, les hommes ont besoin de bois pour construire et pour se chauffer, c'est pourquoi ils ont abattu des forêts et modifié ainsi le climat. Venise est construite sur des milliers de pilotis. D'où viennent les énormes troncs de chêne et de hêtre des fondations de ses palais et de ses églises ? Certainement pas des environs immédiats de Venise, mais des Alpes ainsi que des montagnes de Dalmatie et des pays des Balkans.

Un jour, j'ai fait une randonnée avec ma femme à travers les gorges brûlantes de *Paklenica* jusqu'à l'intérieur du pays, dans le Karst sans forêt de la côte dalmate. Là, nous avons vécu un « miracle », car au-delà des montagnes côtières, la gorge sèche s'est transformée en une forêt ombragée avec d'énormes hêtres, à travers lesquels coulait un ruisseau joyeusement babillant. Et nous avons pensé : il y a trois mille ans, tout le paysage dalmate devait peut-être paraître aussi luxuriant que cette vallée cachée, afin que les habitants de la côte puissent y couper du bois pour construire leurs navires. C'est un exemple — bien que négatif — de la manière dont les humains ont créé des paysages. J'aurais peut-être mieux fait de décrire quelque chose de positif, comme la façon dont, au Moyen Âge, dans toute l'Europe, les moines cisterciens se sont installés dans des vallées de ruisseaux et de rivières non aménagées, ont dompté les eaux, créé des viviers à poissons, planté des vergers et des potagers, et transformé les forêts en zones cultivées éclairées, sur lesquelles une richesse d'espèces végétales et animales jusqu'alors inconnue a pu se développer.

Cela peut suffire comme aperçu général du travail et de l'influence des humains sur les paysages naturels. Mais la question se pose toujours de la qualité particulière de ces paysages que l'on appelle en réalité « paysages culturels » ! Car ce sont les paysages culturels qui rendent la terre meilleure, plus belle, plus fertile, plus riche en espèces et, enfin et surtout, plus émouvante qu'elle ne l'est « par nature » — ou du moins qu'elle ne l'était. Mais avant de pouvoir considérer cela en toute tranquillité, un certain concept se dresse sur notre chemin comme un obstacle qu'il nous faut d'abord écarter ou, pour mieux dire : résoudre de manière adéquate : le concept de « protection de la nature ».

Paysages culturels et protection de la nature

Jusqu'au milieu du 19^{ème} siècle, l'Europe persista dans une « culture du paysage » plus ou moins cultivée. Celle-ci commença à être détruite peu à peu par l'industrialisation commençante, ou bien elle connut une sortie d'équilibre, parce que la population rurale émigra dans les villes et le « pays » fut déserté ou bien appauvri. D'un autre côté, un sens spécial naquit pour la beauté de la nature, tout particulièrement suite à la survenue de

(*) Une tombe mégalithique, également appelée dolmen ou monticule mégalithique, est un site funéraire mégalithique. La plupart des tombes mégalithiques du nord de l'Allemagne ont été créées à la fin du Néolithique. Wiki (DE)

l'attitude d'âme romantique, qui était pour le dire ainsi, la contre-image de l'industrialisme. À partir de cette attitude d'âme, qui vivait l'industrialisation comme une menace, l'idée naquit d'une protection de la nature. Laquelle — malgré ses bonnes intentions — est au plus profondément un rejeton du matérialisme. Car la nature, la Terre elle-même, ses beautés et particularités, comme les arbres, rochers, chutes d'eau et aussi les paysages, au sens de la protection de la nature ne sont rien d'autre que des objets qui sont mis hors d'usage, mis de côté et transformés en musées en tant que « monuments ».

Malgré toute la joie que l'on ressent lorsqu'un bel arbre ancien, qui autrement aurait été abattu, est autorisé à rester debout à un carrefour, la protection de la nature devient un concept ambivalent lorsqu'une chose est ainsi protégée, mais que l'autre ou le reste autour d'elle, est autorisé à être utilisé de manière encore plus considérée. J'étais récemment à *Neuenhagen*, la réserve naturelle de *Niedersfelder Hochheide* dans le *Sauerland*, et je n'en croyais pas mes yeux lorsque j'ai voulu profiter de la belle vue familière sur les crêtes bleues des montagnes du *Sauerland* depuis le restaurant, car six ou sept énormes éoliennes avaient été érigées sur l'une des crêtes des montagnes juste en face de mon champ de vision. Il me semblait que des fanfares retentissantes déchiraient le paysage si harmonieux.

Mais puis-je me défendre contre cela ? En tant que personne « coincée dans le passé », ai-je le droit de m'opposer aux outils des « énergies renouvelables » qui sont si importants et si économiquement nécessaires ? La conservation de la nature est aujourd'hui si ambivalente et controversée ! Cela est particulièrement vrai si l'on considère l'ampleur considérable du problème en jeu. Prenons un exemple très évident, celui de la Rhénanie-du-Nord-Westphalie. Vu de l'espace, par exemple depuis un satellite, il apparaît que dans la zone des mines à ciel ouvert de lignite de *Harnbach* et de *Garzweiler*, des lambeaux kilométriques de la « peau » terrestre et de la chair en dessous ont été arrachés pour que nous ayons de la chaleur et de l'électricité — et il y a maintenant une énorme blessure non cicatrisée ou même enflammée à cet endroit.

Que faut-il faire ? J'ai lu récemment dans la *Frankfurter Allgemeine Zeitung* l'histoire d'un homme dont le travail de toute une vie est devenu le traitement de telles blessures.⁵ L'architecte et ingénieur hydraulique, Jiri Hlavka, travaille avec cinq collègues, pour le compte de la société *RWE*^(*), à la construction d'un pipeline de 45 km de long composé de trois tuyaux géants parallèles qui relieront le Rhin à ces énormes blessures terrestres. Depuis plus de 40 ans, la même quantité d'eau que celle que les rivières Erft, Wupper et Emscher déversent chaque jour dans le Rhin doit être prélevée dans le fleuve près de *Dormagen* et canalisée jusqu'à ces trous abyssaux. Mais la construction de ce triple-pipeline entraînera dans un premier temps un nouveau arrachement massif d'un lambeau de peau et de chair, et une réimperméabilisation du paysage du Bas-Rhin, avant que les premiers courants d'eau ne soient créés et que de grands lacs ne soient créés sur lesquels nos enfants et petits-enfants pourront naviguer et surfer. Il existe déjà de tels lacs artificiels en *Lusace*, et d'autres seront ajoutés dès que la petite *Spree* aura suffisamment d'eau pour combler les énormes trous. En Rhénanie, les dimensions sont bien plus grandes et Jiri Hlavka sait qu'il ne verra probablement jamais les lacs prévus — soit l'œuvre de sa vie — achevés.

S'agit-il alors des nouveaux « paysages culturels » de l'humanité et de la terre ? En tout cas, de telles opérations violentes de « guérison » de la nature, sont l'avenir de notre « protection de la nature », dont on ne peut plus parler au sens traditionnel, puisque l'agriculture est devenue de plus en plus une « malédiction de la terre » plutôt qu'un « soin de la terre » : dans sa forme industrielle, capitaliste, avec ses auxiliaires chimiques et ses monocultures stériles — il est vrai, sans que l'agriculteur individuel puisse y faire grand-chose.

Mais revenons, après cette excursion, à notre relation entre paysages cultivés et domaine de protection de la nature. Cette distinction est un malentendu dans la mesure où, comme ce sont véritablement d'anciens paysages cultivés que l'on veut protéger et maintenir dans des domaines préservés de tout. La lande de Lunebourg en est un bon exemple. Cette situation est née du fait qu'après le défrichement des zones forestières d'origine, la croissance de nouveaux arbres a été empêchée par le pâturage des moutons. De plus, dans ce qu'on appelle l'agriculture de la lande, la couche arable fertile fut extraite au fil des siècles, étalée comme litière dans les étables des moutons et des bovins, puis compostée avec le fumier de bétail et finalement épandue sur les petits champs des pauvres agriculteurs de la lande. En conséquence, le sol stérile est devenu de plus en plus sablonneux. Les landes d'aujourd'hui sont donc pour la plupart des paysages culturels créés soit par des agriculteurs

5 Nadine Bös : *Schöne Seen — teures Wasser* [De beaux lacs, une eau chère] dans la *Frankfurter Allgemeine Zeitung* n° 210 du 9 septembre 2024 ? P;22 ;

(*) *RWE AG*, dont le siège social se trouve à Essen, est un groupe de fourniture d'énergie coté en bourse. En termes de chiffre d'affaires, elle fut un temps la deuxième plus grande entreprise de services publics d'Allemagne et l'un des quatre plus grands fournisseurs d'énergie. Depuis le rachat d'*Essent*, le groupe est l'un des principaux fournisseurs d'énergie aux Pays-Bas et est également représenté sur d'autres marchés. Wikipédia (DE)

pauvres, soit — comme en Angleterre — par de riches propriétaires de grands troupeaux de moutons. Et pourtant on les aime, ces vastes étendues violacées de bruyère, de myrtilles et de genévriers. Pour les obtenir, les landes sont pelées avec de grosses machines, également sur les « *Neuen Hagen* » ou les « *Kahlen Asten* » situés un peu au sud, et en plus avec des moutons du Nord ou d'autres moutons.^(**)

Le passé du paysage cultivé

C'est tout juste s'il existe encore des paysages cultivés en Allemagne, ou d'autres qui en ont l'air. Car dans les villages ce sont d'autres gens des villes, pour le moins des gens qui vivent désormais en travaillant ailleurs — et les vastes terres vertes autour des villages, qui nous donnent l'impression d'un agréable paysage agricole, ont été vendues ou louées depuis longtemps et ne sont souvent cultivées industriellement que par deux ou trois grands agriculteurs. Un véritable paysage culturel comprend également une culture paysagère très spécifique, qui s'est développée au fil des siècles en fonction des conditions paysagères données et qui existe comme un équilibre de champs, de prairies et de forêts, de grande et de petite agriculture, de fruits, de légumes et d'horticulture. Tout contribuait à l'image harmonieuse d'un quartier villageois, très différent d'un endroit à l'autre.

L'écologiste végétal, Hans-Christoph Vahle a décrit cela d'une manière évidente dans son essai : *Die Idee der Kulturlandschaft. Am Beispiel Nordwestdeutschlands* [Les idées du paysage cultivé. À l'exemple de l'Allemagne du nord-ouest].⁶ Schématiquement, il voit les choses ainsi : au cœur du village, l'église ; un pré ou une place de village, un étang, souvent un arbre vénérable (généralement un tilleul), puis les fermes tout autour, derrière elles d'abord les jardins, puis les prés, la plupart du temps avec un sol humide le long du ruisseau du village, un peu plus hauts et plus secs, les champs, et tout autour de ceux-ci la forêt, qui n'était pas privée mais surtout une terre communale, c'est-à-dire la propriété commune de toute la communauté villageoise. Les coutumes saisonnières, les fêtes et les services religieux, les processions et les calvaires correspondants, les chapelles de campagne ou les lieux de fête étaient des éléments indispensables de ce paysage culturel. L'industrialisation et l'urbanisation ont depuis longtemps détruit ce système. Mais après la Seconde Guerre mondiale, dans ma jeunesse, j'ai participé à une procession de purification de l'eau du puits, à la Pentecôte, dans une culture villageoise aussi intacte.

Cette culture du paysage anciennement paysanne était un paradis fait de mains d'êtres humains de la biodiversité, car à travers l'alternance différenciée de prairie et de forêt, de haie et de champ, de jardins et de fossés, des centaines d'espèces différentes d'insectes, d'oiseaux et d'autres animaux de grande et petite taille ainsi que des plantes aquatiques et de terrains secs trouvaient naturellement leurs biotopes à côté des plantes cultivées. La fertilisation était encore réalisée avec du fumier ; aucun produit chimique n'était utilisé [sauf la chaux éteinte, mais attention jamais trop, car « elle enrichit le père, mais appauvrit le fils ». Ndt]. Les conditions de vie et sociales étaient bien sûr souvent pénibles et difficiles à supporter – je ne veux pas idéaliser cela !

Ce qui vient d'être décrit n'est-il qu'un passé sur lequel on se souvient avec tristesse —voire avec hauteur — lorsqu'on roule en douceur sur des routes bien asphaltées ? Lors d'un tel voyage, par exemple dans le *Münsterland*, vous pourrez voir et admirer les grandes fermes soignées avec des silos, des granges, des étables d'élevage ou d'engraissement, des installations de biogaz et leurs machines impressionnantes, qui se dressent comme des châteaux au milieu de leurs monocultures de maïs, de colza, de céréales et d'herbe verte luxuriante. On y produit *visiblement* de la nourriture, de l'ensilage et de l'énergie ; *Invisiblement*, l'extinction des espèces se produit là-bas !

Je voudrais ici citer un extrait du livre déjà cité d'Albrecht Schaf, qui résume ce qui y est dit sur le paysage culturel, après que l'auteur a décrit la savane comme un paysage primitif et en même temps comme la « patrie de l'être humain » :

En un sens, nous avons créé une savane artificielle et l'appelons un paysage culturel. *C'est une œuvre purement humaine*. Les humains ont défriché les forêts originelles, fondé des villages et créé de petits habitats locaux diversifiés, dans lesquels des animaux et des plantes d'autres paysages ont pu se déplacer : des hautes montagnes, des côtes, des steppes orientales, de la région méditerranéenne. Cela a donné naissance à une forme de paysage qui correspond à la savane naturelle car, comme aucune autre forme de paysage, elle réalise la coexistence d'animaux et de plantes riches en espèces et en formes de vie, dans lesquelles l'homme est intégré.⁷

(**) Pour plus mieux comprendre l'ensemble dans cette histoire, voir : —https://fr.wikipedia.org/wiki/Parc_naturel_de_la_lande_de_Lunebourg

6 *Die Idee der Kulturlandschaft. Am Beispiel Nordwestdeutschlands* [Les idées du paysage cultivé. À l'exemple de l'Allemagne du nord-ouest], dans *Die Drei* 7-8/1991, pp.581-612 [Non traduit à ma connaissance, ndt]

7 Albrecht Schaf : *op. cit.*, p.164. (Soulignement en caractères italiques dans l'original)

Et plus loin, il est dit au sujet du paysage de la culture :

Le paysage culturel est un véritable événement culturel. Les humains culturellement actifs rendent la nature plus diversifiée qu'elle ne le serait sans eux. Il développe davantage la nature. Le nombre de plantes sauvages en Europe a presque doublé au cours des cinq derniers millénaires. Avec la révolution industrielle, nous avons commencé à nous opposer à la vie sur Terre, et le nombre d'espèces a commencé à diminuer de façon spectaculaire [...].⁸

L'agriculture dite moderne d'aujourd'hui transforme le paysage en un « désert culturel ». Un champ de maïs où pousse un seul type de culture, le maïs, est un endroit très « sans vie diverse ». La diversité du paysage culturel créée au cours de plusieurs milliers d'années est en train d'être nivelée. Nous payons ce rendement élevé en empoisonnant le paysage et en tuant de nombreuses créatures « indésirables ». C'est un prix trop élevé. L'agriculture industrielle détruit non seulement nos moyens de subsistance, mais aussi notre avenir.⁹

... et son futur

Doit-on se résigner eu égard à cette évolution ou bien désespérer ? En aucun cas ! J'ai fait allusion, à l'entrée de cet article, au centenaire de l'impulsion bio-dynamique en agriculture. Et avec celle-ci, c'est un germe extraordinairement fécond en vue d'une nouvelle sorte de culture configuratrice du paysage. Le village avec ses bornes, comme l'unité la plus petite du paysage culturel est un passé révolu. À sa place a surgi la ferme, comme un lieu organique de vie — à l'occasion de quoi une ferme *Déméter* forme une communauté qui peut être au niveau social presque de nouveau un petit village. Mais un « village », c'est à présent quelque chose d'extérieur, une image foncièrement mal comprise, dont la réalité intérieure est ce à quoi Rudolf Steiner a incité, à savoir, la ferme comme une *individualité de culture du paysage*, et donc une totalité de ce qui est encore germination de ce que peut être un paysage de culture avec la Terre : à savoir le visage de l'être vivant, de *Gaïa*, et pas seulement une sorte de « masque », qui est purement esthétique, qui exprime des aspects partiels, tels que ceux économiques ou touristiques de notre planète.

Une telle ferme *Déméter* représente idéalement un cœur de la Terre, comme paysage de culture : du sol vivant par la plante et l'animal, ainsi que par l'activité culturelle humaine, jusqu'à la forme sociale portant la communauté de la ferme. Certes les fermes *Déméter* sont plutôt le plus souvent des îles pour l'instant, ou bien, pour mieux dire, des oasis dans ce qui est en train de dépérir, d'un « vieux » paysage culturel qui est malade et blessé, mais nous pouvons lui venir en aide activement pour que les fermes deviennent toujours plus et se réunissent en de *nouveaux paysages* de culture comme cela est arrivé, aussi déjà à l'état d'amorces, dans les organismes agricoles du *Windrather Tal*^(*) Réaliser cela, c'est un dur combat ! Car les puissances du capitalisme, la commercialisation complète et le contrôle du monde, ne veulent pas de ces nouveaux paysages de culture et de ces fermes-là !

Si jusqu'au fond de nos cœurs, nous reconnaissons, ressentons et traitons effectivement la Terre comme un être vivant, et que nous la représentons dynamiquement devant nos contemporains, alors cela ne reste pas sans effets bienfaisants et conséquences, qu'elles soient visibles ou pas. Nous ne pouvons guère changer le grand courant du monde en grand ; mais en tant qu'individualité, nous pouvons et nous devons agir en ce sens et avec cela aussi faire quelque chose.

Die Drei 1/2025.

(Traduction Daniel Kmiecik)

Joachim von Königsłow est né en 1939, il étudia la sociologie, le journalisme, la slavistique, l'histoire de l'Europe de l'Est et du Sud, ainsi que la pédagogie à Munster et Munich. Après trois années d'activités de publications s'ensuivit une formation pédagogique ; il devint enseignant en allemand, en histoire et en art, à l'école Hibernia à Wanne-Eickel, à partir de 1974 à Dortmund. Cultivant des intérêts artistiques paysagistes, il dirigea des œuvres comme *Flüsse Mitteleuropas - Zehn Biographien* [*Fleuves de la Mitteleuropa — Dix biographies*] (Stuttgart 1995) et *Brücken-Mysterien des Übergangs* [*Ponts — Mystères du passage*] (Stuttgart & Berlin 2014) et une activité très étendue de conférencier et d'auteur sur des questions d'histoire contemporaine et des thèmes paysagers.

8 À l'endroit cité précédemment, p.165.

9 À l'endroit cité précédemment, pp.169 et suiv.

(*) Voir <https://biohoefe-windrathertal.de/>